



A V I S

A U P E U P L E

S U R S A S A N T É .

CHAPITRE PREMIER.

Causes communes des Maladies du Peuple.

§. I.



LES causes les plus fréquentes des maladies parmi les gens de la campagne, sont 1^o l'excès du travail pendant long-temps. Quelquefois ils tombent tout d'un coup dans

l'épuisement & dans un état de langueur dont ils se guérissent rarement : plus souvent ils sont attaqués de quelque maladie inflammatoire, comme esquinancie, pleurésie, inflammation de poitrine.

Il y a deux moyens de prévenir ces maux ; l'un, c'est d'éviter la cause qui les produit, mais souvent il est impossible ; l'autre, c'est, lorsqu'on est obligé à ces excès, de les tempérer par un grand usage de quelque boisson rafraîchissante ;

& sur-tout par du petit-lait ou du lait de beure (de la battue), ou par de l'eau, dans chaque pot de laquelle on met un verre de vinaigre, ou même de jus de raisins encore verds, de groseilles, de cerises : cette boisson salutaire & agréable, rafraîchit & soutient les forces. Je traiterai plus bas des maladies inflammatoires. L'épuisement, quoiqu'il ait des symptomes fort différents de ces maladies, s'en rapproche par sa cause, qui est un desséchement général. J'en ai vu guérir par l'usage du petit-lait, ensuite des bains tiedes, & enfin du lait de vache. Dans ce cas, les remedes chauds, & les nourritures succulentes tuent.

§. 2. Il y a une autre espece d'épuisement, qu'on peut appeller épuisement vrai, qui est produit par la grande pauvreté, le manque de nourriture suffisante, les mauvais aliments, la mauvaise boisson, l'excès du travail ; c'est dans ce cas où il convient de donner de bonnes soupes & un peu de vin : mais ce cas est très-rare dans ce pays ; je le crois fréquent dans quelques autres, & sur-tout dans plusieurs provinces de France.

§. 3. Une seconde cause très-ordinaire de maladies, c'est de se reposer dans un endroit froid, ayant extrêmement chaud : l'on arrête tout-à-coup la transpiration, & cette humeur se rejettant sur quelque partie intérieure occasionne plusieurs maladies très-violentes ; sur-tout des esquinancies, des inflammations de poitrine, des pleurésies & des coliques inflammatoires. L'on est toujours maître de prévenir le mal en évitant la cause, qui est une de celles qui tuent le plus de gens ; mais quand il est fait, des qu'on commence à sentir les premiers symptomes de maladie, ce qui n'arrive quelquefois qu'au bout de plusieurs jours, il faut, sur le champ, se faire saigner, mettre les jambes dans de l'eau médiocrement chaude,

& boire abondamment de l'infusion tiède N^o 1. Ces secours préviennent souvent la maladie, qui devient au contraire plus fâcheuse, si l'on cherche à se faire suer par des choses chaudes.

§. 4. Une troisième cause, c'est l'eau froide qu'on boit quand on a fort chaud : cette cause agit comme la précédente, mais ses suites fâcheuses sont ordinairement plus promptes & plus violentes. J'en ai vu les plus terribles exemples ; des esquinancies, des inflammations de poitrine les plus fortes, des coliques, des inflammations du foie, & de toutes les parties contenues dans le ventre, avec un gonflement prodigieux, des vomissements, des suppressions d'urine & des angoisses inexprimables. Les meilleurs remèdes sont une ample saignée dès le commencement du mal, une abondance d'eau tiède, à laquelle on joint une cinquième partie de lait, ou la tisane N^o 2, ou les laits d'amandes N^o 4, le tout bu tiède ; des fomentations d'eau tiède sur la gorge, la poitrine, le ventre, des lavements d'eau tiède & d'un peu de lait. Dans ce cas, & dans le précédent, un demi-bain tiède, après la saignée, a quelquefois soulagé très-promptement.

Il est bien étonnant que les laboureurs se livrent si souvent à cette mauvaise coutume dont ils connoissent le danger, même pour leurs bêtes. Il n'y en a point qui n'empêche ses chevaux de boire quand ils ont chaud, sur-tout s'ils doivent se reposer : il fait que s'il les laissoit boire, peut-être ils en creveroient ; mais il ne craint point de s'exposer au même danger. Ce n'est pas, au reste, le seul exemple dans lequel il paroît faire plus de cas de la santé de ses bêtes que de la sienne.

§. 5. Une quatrième cause qui influe sur tout

le monde, mais plus cependant sur le laboureur, c'est l'inconstance des temps. Nous passons tout-à-coup, quelquefois plusieurs fois par jour, du chaud au froid, & du froid au chaud, d'une façon plus marquée & plus prompte que dans le plus grand nombre des autres pays. C'est là ce qui rend les maladies catharales & rhumatismales si fréquentes. La grande précaution qu'on doit avoir, c'est d'être ordinairement un peu plus vêtu que la saison ne l'exige, de prendre des habits d'hiver de bonne heure en automne, & de ne pas se presser de les quitter au printemps. Les ouvriers prudents, qui se déshabillent pendant le temps du travail, ont soin de remettre leurs habits le soir en se retirant (1). Ceux qui par négligence se contentent de les remporter perchés sur leurs outils, s'en trouvent quelquefois très-mal (2). Il y a quelques endroits, mais en très-petit nombre, où l'air est mal-sain, plus par sa nature que par ses variations, comme à *Villeneuve*, à *Noville* sur-tout, & dans quelques autres villages situés dans les marais qui bordent le Rhône: ces pays sont sujets à ces fièvres d'accès dont je dirai un mot ailleurs.

(1) Les variations dans la température de l'air, ou les changements du chaud au froid & à l'humide, qui sont très-fréquents & subits dans ce pays-ci, doivent faire suivre aux ouvriers de tout genre, le conseil que l'on donne ici sur les habillements: cela est encore plus important dans les lieux où des rivières, des bois, des montagnes entretiennent une humidité considérable, & où les soirées sont froides & humides en tout temps.

(2) Il y a beaucoup d'endroits dans ce royaume où l'air est très-mal-sain, soit parce qu'il y a beaucoup d'eau qui étant sans mouvement, se corrompt, & infecte l'air d'exhalaisons putrides; soit parce que des montagnes ou des bois y entretiennent l'humidité, empêchent que l'air ne se renouvelle, & mettent ces lieux à l'abri des vents salutaires du Nord & de l'Est, qui pourroient dissiper les exhalaisons & l'humidité.

§. 6. Ces variations promptes amènent souvent des ondées de pluie & même de pluie froide, au milieu du jour le plus chaud, & l'ouvrier baigné dans une sueur chaude, est tout-à-coup trempé dans de l'eau fraîche; ce qui occasionne les mêmes maux que le passage prompt du chaud au froid, & exige les mêmes remèdes. Si le soleil ou un air chaud revient d'abord, il n'y a pas un grand mal; si le froid dure, souvent plusieurs en sont incommodés.

Un voyageur est quelquefois mouillé en route, sans pouvoir l'empêcher; le mal n'est pas fort grand, moyennant qu'en arrivant il quitte ses habits; mais j'ai vu des pleurésies mortelles, pour avoir négligé cette précaution. Quand on a eu le corps ou les jambes mouillés, il n'y a rien de plus utile que de se laver avec de l'eau tiède. Quand il n'y a eu que les jambes mouillées, un bain tiède de jambes est très-utile. J'ai guéri radicalement des personnes sujettes à avoir des coliques violentes, toutes les fois qu'elles avoient eu les pieds mouillés, en leur donnant ce conseil. Le bain est encore plus efficace si l'on fait fondre dans l'eau un peu de savon.

§. 7. La cinquième cause à laquelle on ne pense guère, & qui produit en effet des accidents moins violents, mais qui nuit cependant très-réellement, c'est l'usage ordinaire dans presque tous les villages d'avoir les courtines ou fumiers précisément dessous les fenêtres: il s'en exhale continuellement des vapeurs corrompues, qui à la longue ne peuvent que nuire & contribuer à produire des maladies putrides. Ceux qui sont accoutumés à cette odeur, ne s'en apperçoivent plus; mais la cause n'en agit pas moins; & ceux qui n'y sont pas accoutumés, jugent de toute la force de l'impression.

§. 8. Il y a des villages dans lesquels, après

que les courtines sont enlevées, on conserve des mares dans la même place. L'effet en est encore plus dangereux, parce que cette eau pourrie, qui croupit pendant toutes les chaleurs, laisse exhaler ses vapeurs avec plus de facilité, & plus abondamment que les courtines. Etant allé à *Pully-le-grand* en 1759, à l'occasion d'une fièvre putride épidémique, qui y faisoit des ravages, je sentoisi, en traversant le village, l'infection de ces mares, & je ne pus pas douter qu'elles ne fussent la principale cause de cette maladie, & d'une semblable qui y avoit régné cinq ans auparavant. Le village est d'ailleurs dans une exposition saine. Il seroit à souhaiter qu'on prévint ces accidents en renonçant aux mares, ou du moins en les éloignant, ainsi que les fumiers, le plus qu'il est possible, du lieu que l'on habite & où l'on couche.

§. 9. L'on peut joindre à cette cause le peu de soin que le paysan a d'aérer sa chambre. L'on fait qu'un air trop renfermé occasionne les fièvres malignes les plus fâcheuses, & le paysan ne respire jamais chez lui qu'un air de cette espece. Il y a de très-petites chambres qui renferment jour & nuit le pere, la mere, sept ou huit enfants & quelques animaux, qui ne s'ouvrent jamais pendant six mois de l'année, & très-rarement pendant les six autres. J'ai trouvé l'air si mauvais dans plusieurs de ces chambres, que je suis persuadé que si ceux qui les habitent n'alloient pas souvent au grand air, ils périroient tous en peu de temps. Il est aisé de prévenir les maux que cette cause produit, en ouvrant journellement les fenêtrés. Cette précaution si simple auroit les plus heureux effets.

§. 10. Je mets pour sixieme cause l'ivrognerie, qui ne produit pas des épidémies, mais qui tue en détail, dans tous les temps, & par-tout.

Les

Les misérables qui s'y livrent, sont sujets à de fréquentes inflammations de poitrine & pleurésies, qui souvent les emportent à la fleur de l'âge : s'ils réchappent quelquefois de ces maladies violentes, ils tombent, long-temps avant l'âge de la vieillesse, dans toutes ses infirmités, & sur-tout dans l'asthme, qui les conduit à l'hydropisie de poitrine. Leurs corps usés par les excès, ne répondent point à l'action des remèdes, & les maladies de langueur, qui dépendent de cette cause, sont presque toujours incurables. Heureusement la société ne perd rien, en perdant ces sujets qui la déshonorent, & dont l'ame abrutie est en quelque façon morte long-temps avant leur corps.

§. II. Les aliments sont aussi souvent une cause de maladie pour le peuple : cela arrive, 1^o quand les grains, mal mûrs ou mal recueillis, dans les étés fâcheux, ont acquis une mauvaise qualité. Heureusement cela est rare, & l'on peut diminuer le danger de leur usage par quelques précautions, telles que celles de laver & de sécher exactement la graine, de mêler un peu de vin à la pâte en la pétrissant, de la laisser lever un peu plus long-temps, & de cuire davantage le pain. 2^o Les graines les plus belles & les mieux recueillies, s'alterent très-souvent dans la maison du paysan, ou parce qu'il ne se donne pas les soins qu'il devrait se donner, ou parce qu'il n'a pas d'endroit propre à les conserver, même d'un été à l'autre. Il m'est très-souvent arrivé, en entrant dans quelqu'une de ces maisons, d'être frappé d'une odeur de graine gâtée. Il y a des moyens aisés & connus de parer à cela avec un peu de soin ; mais je n'entre-rai là-dessus dans aucun détail ; il suffit de faire sentir que la graine étant notre principale nourriture, la santé souffre nécessairement quand

elle n'est pas bonne. 3^o Avec de la bonne graine, on fait souvent de mauvais pain, en ne le laissant pas assez lever, en le cuisant trop peu, & en le gardant trop long-temps. Tous ces défauts ont des suites fâcheuses pour tous ceux qui en mangent, mais d'une façon plus marquée chez les enfants & les valétudinaires (1).

Les tartes ou gâteaux sont un abus du pain, qui dans quelques villages est porté à un point très-nuisible. C'est une pâte presque toujours mal, & souvent point levée, mal cuite, grasse, & chargée de choses ou grasses ou aigres, qui en font un des aliments les plus indigestes que l'on ait inventé. Ce sont les femmes & les enfants qui en font le plus d'usage, & auxquels ils conviennent le moins; les petits enfants surtout, qui vivent quelquefois plusieurs jours de suite de ces tartes, sont hors d'état la plupart d'en faire parfaitement la digestion; ils contractent un principe d'obstructions dans les viscères du bas-ventre, & d'épaississement glaireux dans toute la masse des humeurs, qui les jette dans plusieurs maladies de langueur, fièvre lente, phthisie, noueures, humeurs froides, foiblesse pour le reste de leurs jours, &c. Il n'y a peut-être rien de plus mal-sain qu'une pâte mal levée, mal cuite, grasse, & rendue aigre par l'addition des fruits. En envisageant les tartes du côté de l'économie, on trouveroit qu'elles dérangent aussi le paysan à cet égard.

Il y a quelques autres causes de maladies, tirées des aliments, mais moins fâcheuses ou moins générales, & dans le détail desquelles il est impossible d'entrer. Je finirai par cette re-

(1) On a vu plusieurs fois dans quelques provinces de France des maladies épidémiques, accompagnées des symptômes les plus terribles, causées par l'usage du seigle ergoté.

marque générale; c'est que l'attention que le payfan a de manger lentement, & de mâcher avec beaucoup de soin, diminue infiniment les dangers d'un mauvais régime; & je suis convaincu que c'est une des plus grandes causes de la santé dont il jouit. Il faut y ajouter l'exercice qu'il prend, le long séjour qu'il fait au grand air, où il passe les trois quarts de sa vie, & ce qui est aussi un avantage très-considérable, l'heureuse habitude de se coucher de très-bonne heure, & de se lever de grand matin. Il seroit à souhaiter qu'à tous ces égards, & peut-être à bien d'autres, les gens de la campagne servissent de modele à ceux des villes.

§. 12. L'on ne doit point omettre, dans le dénombrement des causes des maladies du peuple, la construction de ses maisons, dont un grand nombre sont, ou appuyées contre un terrain élevé, ou un peu creusées en terre. L'une ou l'autre de ces situations les rend humides; ceux qui les habitent en sont incommodés, & s'ils ont quelques provisions, elles se gâtent & deviennent une nouvelle source de maladies. Le manœuvre robuste ne sent pas d'abord les influences de cette habitation marécageuse, mais elles agissent à la longue, & j'en ai vu sur-tout les mauvais effets les plus sensibles sur les femmes en couche, les enfants, & les convalescents. Il seroit fort aisé de remédier à cet inconvénient, en élevant le sol de la maison de quelques pouces au-dessus du niveau, par une couche de sable, de petits cailloux, de brique pilée, de charbon, ou d'autres choses semblables; & en évitant de bâtir contre un terrain plus élevé. Cet objet mériteroit peut-être l'attention de la Police; & j'exhorte fortement tous ceux qui bâtissent à prendre les précautions nécessaires à cet égard. Une autre attention, qui coû-

teroit encore moins , c'est de tourner les maisons au midi oriental ; c'est l'exposition , toutes choses d'ailleurs égales , la plus salutaire & la plus avantageuse ; cependant je l'ai vue très-souvent négligée , sans qu'on pût assigner la moindre raison pour ne l'avoir pas choisie.

Ces conseils paroîtront peu importants aux trois quarts du public. J'avertis qu'ils le sont plus qu'on ne pense ; & tant de causes contribuent à détruire les hommes , qu'il ne faut négliger aucun des moyens qui peuvent contribuer à leur conservation.

§. 13. Le paysan boit dans ce pays , 1^o de l'eau pure , 2^o du vin , 3^o du vin fait avec des poires sauvages , ou quelquefois avec des pommes , & 4^o ce qu'il appelle de la piquette , c'est-à-dire , une eau qui a fermenté avec le marc. L'eau est la boisson générale ; il ne boit presque du vin que quand il est employé par le riche , ou par débauche. Les vins de fruits & les piquettes ne sont pas en usage dans tous les quartiers , l'on n'en fait pas toutes les années ; elles ne se conservent que quelques mois.

Nos eaux sont généralement assez bonnes ; ainsi nous avons peu besoin de secours pour les purifier , & ils sont généralement connus dans les pays où ils sont nécessaires (1). Les artifices

(1) La mauvaise qualité de l'eau est encore une cause ordinaire des maladies dans les campagnes , où les eaux sont mauvaises par le terrain dans lequel elles se trouvent , comme lorsqu'elles coulent & reposent sur des bancs de coquilles , où elles le deviennent par le voisinage ou l'égout des fumiers ou des mares.

Lorsqu'on a de l'eau trouble , il suffit le plus souvent de la laisser en repos pour qu'elle s'éclaircisse en déposant ; si cela n'arrive pas , ou si l'on a de l'eau limoneuse , bourbeuse , il n'y a qu'à la jeter dans un vaisseau rempli à moitié de sable fin , ou à son défaut de

dangereux pour bonifier les mauvais vins , ne sont pas encore assez répandus dans ce pays pour que j'en traite ici ; & comme les nôtres ne sont pas nuisibles en eux-mêmes , ils font du mal par la quantité plus que par la qualité. L'usage des vins de fruits & des piquettes , est peu considérable , & je n'en ai pas remarqué de mauvais effets ; ainsi les boissons ne peuvent être regardées comme causes de maladies dans ce pays , qu'autant qu'on en

traie , & l'y agiter & remuer violemment pendant quelques minutes. Quand l'agitation sera cessée , le sable en retombant au fond du vaisseau y entraînera les salerés que l'eau tient suspendus : ou ce qui est encore mieux & très-facile , on peut approcher deux tonneaux , dont l'un sera beaucoup plus élevé que l'autre ; le plus élevé sera rempli de sable à moitié , on y mettra l'eau trouble , bourbeuse , limoneuse , elle se filtrera à travers ce sable , sortira claire par une ouverture pratiquée au fond du tonneau , & tombera dans celui qui est plus bas , & qui servira de réservoir. Lorsque l'on a de l'eau séléniteuse , c'est ce qu'on nomme ordinairement de l'eau dure , parce que le savon s'y fond difficilement , & que les semences farineuses & les légumes y deviennent durs au lieu de s'amollir , il faut exposer cette eau au soleil , ou la faire bouillir , & y mettre quelques légumes ou du pain grillé ou non grillé. Quand on a de l'eau corrompue , on peut la garder jusqu'à ce qu'elle ait repris son état naturel , qui succédera à la putréfaction ; si on ne peut attendre , on y fera fondre un peu de sel marin ; on y mêlera du vinaigre , on y fera cuire quelque plante aromatique. Il arrive fort souvent que les eaux des puits publics sont infectés par un limon qui est au fond , & par des animaux qui y tombent & s'y putréfient. Il faut éviter de boire l'eau de neige aussi-tôt qu'elle est tombée ; il paroît que c'est cette eau qui cause les goîtres aux habitants de quelques montagnes , & des coliques à beaucoup de personnes. L'eau étant d'un usage si fréquent , on doit être attentif à en avoir de bonne : la mauvaise est , après l'air , la cause la plus commune des maladies , & celle qui en produit davantage & de plus fâcheuses : elle cause souvent des épidémies.

abuse. Il n'en est pas de même dans plusieurs autres pays. (1) C'est aux Médecins qui les habitent, à indiquer à leurs compatriotes les pré-servatifs & les remèdes nécessaires.

(1) Plusieurs personnes dans la vue de conserver leurs vins, y ajoutent du plomb en grain, ou des préparations de ce métal, de l'alun, &c. La Police générale devroit interdire, sous les plus rigoureuses peines, toutes ces falsifications qui donnent lieu aux coliques les plus vives, à des obstructions, & à une foule de maux dont on a peine ensuite de pénétrer les causes, & qui abrègent les jours, ou tourmentent cruellement ceux qui, trop crédules, tirent leurs vins de mauvaises sources, ou les prennent indistinctement dans tous les cabarets.

CHAPITRE II.

*Causes qui augmentent les maladies du Peuple.
Attentions générales.*

§. 14. **L** Es causes que j'ai détaillées dans le premier chapitre, produisent les maladies; & le mauvais régime que le peuple observe quand il en est attaqué, les rend beaucoup plus fâcheuses, & beaucoup plus souvent mortelles.

Il est imbu d'un préjugé qui coûte toutes les années la vie dans ce pays seul à quelques centaines de personnes; c'est que toutes les maladies se guérissent par la sueur, & que, pour procurer la sueur, il faut prendre beaucoup de choses chaudes & échauffantes, & se tenir fort au chaud. C'est une double erreur funeste à la population de l'état; & l'on ne peut trop inculquer aux gens de la campagne, qu'en cherchant à se faire suer au commencement de la maladie, ils se tuent. J'ai vu des cas dans lesquels les soins qu'on s'étoit donné pour forcer cette sueur,